



# TIERRAS DEL SUD : TERRE BATTUE

▶ [THÉÂTRE] Théâtre Garonne | du 17 au 19 sept. | [theatregaronne.com](http://theatregaronne.com)

Avec leur trilogie *Pacífico*, dont *Tierras del Sud* est le deuxième volet, Laida Azkona Goñi et Txalo Toloza-Fernández évoquent l'un des douloureux avatars de la colonisation de la terre des indiens Mapuches en Patagonie. | Valérie Lassus

Le théâtre a mille façons d'être politique, sans même avoir à le revendiquer. L'artiste chilien **Txalo Toloza-Fernández** s'est spécialisé dans l'audiovisuel adapté à la scène. Il travaille depuis 7 ans avec **Laida Azkona Goñi**, danseuse et chorégraphe espagnole. Ils ont pour projet de construire un théâtre documentaire explorant le néocolonialisme. Lourd programme qui, loin d'être revendicatif est plutôt l'offre d'une version critique de l'histoire officielle qui laisse le champ libre au débat. Au départ, le plateau est nu, ce sont les deux interprètes qui peu à peu l'habillent de tubes, de cubes en mousse, de photos projetées. « *Nous concevons la scène comme une suite de plans-séquences cinématographiques. Dans ce même esprit, nous créons sur le plateau des installations qui donnent forme à des paysages* », explique Laida Azkona dans une interview au théâtre Ga-

ronne. Les deux interprètes retracent un épisode de l'histoire de cette région d'Argentine avec, comme point d'orgue, la réinstallation sur les terres vendues aux puissances étrangères et aux multinationales telles que Benetton, le célèbre tricoteur italien. Car chez les Mapuches, « le peuple de la terre », c'est l'homme qui appartient à la terre, pas l'inverse. 🌍

© Alessia Bombard

“

CHEZ LES MAPUCHES,  
C'EST L'HOMME  
QUI APPARTIENT  
À LA TERRE,  
PAS L'INVERSE



# TERRES À DÉFENDRE

Portée par la danseuse et chorégraphe espagnole Laida Azkona Goñi en binôme avec le plasticien et vidéaste chilien Txalo Toloza-Fernández, la compagnie Azkona & Toloza développe un langage scénique pluridisciplinaire à forte teneur documentaire. Accueillie par le théâtre Garonne, en ouverture de sa saison 2020-2021, elle vient se produire à Toulouse pour la première fois en présentant *Tierras del Sud*. Deuxième partie d'une trilogie baptisée *Pacífico* et consacrée aux diverses formes de (néo)colonialisme en Amérique latine, cette pièce se focalise sur la Patagonie argentine, vaste région dotée de splendides paysages naturels. Évoquant le processus de réappropriation de terres ancestrales conquises par des puissances étrangères, elle relate en particulier le long combat des Mapuches, peuple indien présent depuis des siècles, contre l'empire Benetton, propriétaire d'un million d'hectares appartenant.

Seuls sur scène, s'inscrivant dans un dispositif à la fois minimaliste et sophistiqué, Laida Azkona Goñi et Txalo Toloza-Fernández élaborent et mettent en mouvement des installations-paysages à l'aide d'accessoires divers, de sons et d'images. Tous deux équipés de casques, ils transmettent les témoignages de Mapuches recueillis lors d'investigations préalables sur place. « Au fur et à mesure de notre enquête, nous avons eu envie de raconter la face cachée de la création de l'État argentin, de révéler l'envers du discours officiel, car la nation s'évertue à effacer toute l'histoire des peuples autochtones », expliquent-ils. Prospective et suggestive, la pièce conjugue tout du long sensibilité poétique et conscience (géo)politique. Abordant un sujet ardu avec une singulière acuité, elle offre une expérience particulièrement stimulante.

Jérôme Provençal

**Tierras del Sud**

17 au 19 septembre / Théâtre Garonne

1, avenue du Château-d'Eau, Toulouse

05 62 48 54 77 / [www.theatregaronne.com](http://www.theatregaronne.com)





© Alessia Bombaci

## ESPAGNE (CHILI / ARGENTINE)

**ICI ET MAINTENANT** – C'est par hasard, un soir de novembre à Gironne, que Jacky Ohayon a rencontré cette proposition : une performance-documentaire sur la résistance des Mapuches en Patagonie, contre le néo-colonialisme industriel de l'empire Benetton et la folie capitaliste des dirigeants argentins. Saisissant de constater combien la lutte de cette minorité lointaine, peu connue en France – malgré le polar coup de poing de Caryl Férey –, peut nous toucher intimement. Ici, la géographie de l'espace scénique devient histoire lorsqu'elle est parcourue par les corps dansants : le mouvement fonde le territoire de ce peuple pour qui l'homme appartient à la terre et non l'inverse. L'artiste audiovisuel chilien Txalo Toloza-Fernández et la danseuse et chorégraphe Laida Azkona Goñi unissent ainsi arts visuels, danse et musique dans une trilogie dont *Tierras del Sud* est le second volet : des propositions engagées et immersives, sollicitant les sens du spectateur pour s'adresser à son corps et le rendre à son propre instinct.

***Tierras del Sud* / 2 au 4 avril**

## ***Tierras del Sud* : Comment montrer un génocide inconnu au théâtre ?**

**« Tant que les lapins n'auront pas d'historien, l'histoire sera racontée par les chasseurs » écrit Howard Zinn, l'auteur d'une *Histoire populaire des États-Unis* (1980 ; traduction Agone 2002). Laida Azkona Goni et Txalo Toloza-Fernandez proposent un théâtre documentaire dans lequel les lapins sont les Indiens Mapuches, peuples originaires en Argentine, expropriés, persécutés, massacrés, violés – mais qui, enfin, commencent à avoir leur historien.**

L'équation est toujours la même : des témoignages et des photographies, des cadavres et de rares survivants. C'est-à-dire des victimes inconnues et des spectateurs qui n'adhèrent pas forcément au programme d'Howard Zinn. À quoi s'ajoute le problème traditionnel de la vérité du documentaire.

Le conflit entre le devoir de témoigner, de faire connaître le génocide subi par les Indiens Mapuche, et l'obligation de prendre soin du spectateur qui doit être préparé, ni trop vite, ni trop lentement, est réglé par la scénographie, le rythme général, la longueur des plans. L'horrible n'est jamais perçu d'emblée : il faut toujours une durée particulière, un étirement singulier, avant d'accepter que ce qui est signifié sur scène soit capable de renvoyer à des abominations réelles. Toujours le spectateur est tiraillé entre son désir de voir et de savoir et son désir de rester tranquille, de jouir paisiblement des images – à distance. Une tension entre satisfaire la pulsion scopique (pour laquelle l'horrible est un objet de jouissance) et le désir de se décoller de la pulsion, de se reposer du monde, de se maîtriser.

Sur scène, cela revient à tisser ensemble des moments de révélation et des moments euphémiques, des moments de violence et des moments d'éloignement. Tantôt laisser la représentation de l'horreur envahir la scène et l'espace mental du spectateur, tantôt offrir des détentes, des séquences drôles – comme la série de clips « *Le capitalisme pour les nuls* ».

Mais les auteurs et metteurs en scène du spectacle, Laida Azkona Goni et Txalo Toloza-Fernandez, ne veulent pas seulement faire connaître ce génocide des Indiens Mapuches (qui a connu une accélération du fait de la guerre coloniale entre 1883 et 1895). Ils font en sorte que le spectateur s'aperçoive qu'il est en réalité partie prenante – certes involontaire – de cette histoire génocidaire. En effet, « *United colors of Benetton* » est devenu propriétaire de vastes terres qui appartenaient depuis toujours aux Mapuches. Cette industrie du vêtement, bien connue pour ses publicités scandaleuses, collabore discrètement avec l'État argentin, au projet d'extermination des Indiens (le conflit juridique entre les Mapuches survivants et l'État est toujours d'actualité ; un procès oppose aujourd'hui un couple de Mapuches et Benetton). Le spectacle montre quelques-unes des publicités du sulfureux Oliviero Toscani, puis trace des liens avec d'autres photographies, celles des persécutions. L'image de pub et celle du crime se mêlent violemment ; de même, l'entreprise de vêtements et le génocide d'État s'associent scandaleusement. L'histoire des simulacres et celle des crimes les plus horribles sont une seule et même histoire.

Quelques photographies des victimes, prises par leurs bourreaux, font l'objet d'une approche délicate. Laida Azkona décrit d'abord la photographie, dans un micro-récit qui porte sur le hors-champ, afin que le spectateur l'imagine avant de la voir et se prépare à un moment d'empathie. La jeune fille, terrorisée, nue, est montrée dans un cadrage verbal qui souligne son statut de victime. Un gros plan sur le visage montre une tristesse qui semble abyssale. Il s'agit d'éviter des perceptions qui relèveraient du voyeurisme, c'est-à-dire plus ou moins proche de celle des bourreaux. L'étrangeté et l'éloignement diminuent la quantité d'affects empathiques disponibles. Plus la victime est socialement éloignée, plus son statut de victime est une information dénuée d'affect. L'empathie exige de franchir tous les murs de verre qui nous séparent : éloignement physique, mental, intellectuel, politique, photographique, historique. L'empathie n'a rien de spontané ni de naturel. C'est un sentiment social : nous sommes – ou pas – éduqués à éprouver de l'empathie pour tels types d'individu, ou bien de la méfiance ou de la haine. Tout dépend du contexte culturel général et des micro-contextes de ses groupes sociaux propres. L'euphémisation est nécessaire, pour éviter la réaction de déni. Le décor est très abstrait, mobilise des matériaux et des formes qui rappellent l'école maternelle et les polychromes des pubs de Benetton. Insister sur l'artificialité du décor produit, *a contrario*, un effet de réel sur les photographies projetées.

On pourrait penser que le ratio euphémie / violence des images est inégal, au détriment des images pénibles. Personne ne peut justifier entièrement le ratio le plus pertinent. La répétition du même genre d'images combat discrètement les effets euphémiques – sans garantir la suppression de la lassitude, l'anesthésie du désir d'avaloir, dans un bâillement d'ennui, le monde.

Finalement, ce sont les récits de persécutions qui sont les plus douloureux à entendre, à condition d'être porté par la honte que l'on ressent à l'idée que des êtres humains ont infligé à d'autres êtres humains des souffrances sans nom, absolument injustifiables. La difficulté est de quitter ce plan général, la condamnation des génocides et la reconnaissance des victimes, et d'aller vers l'écoute empathique et curieuse des personnes singulières. Sur le marché de la compassion, l'offre est toujours sur le point de déborder la demande. L'aspect de spectacle, à la fois utile, reposant et gros d'une jouissance un peu malsaine, permet de supporter l'horreur, de la maintenir en-deçà d'un seuil d'intolérance, de la transformer en objet à jouir.

Jean-Jacques Delfour, 30 septembre 2020

